



HAL
open science

Christian Sapin. A la recherche des monastères perdus

Cécile Treffort, Jean-Luc Terradillos, Christian Sapin

► **To cite this version:**

Cécile Treffort, Jean-Luc Terradillos, Christian Sapin. Christian Sapin. A la recherche des monastères perdus. L'Actualité Nouvelle-Aquitaine, Espace Mendès France, 2018, Communautés d'existence, pp.44-47. halshs-01845255

HAL Id: halshs-01845255

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01845255>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christian Sapin

À la recherche des monastères perdus

Interroger les traces du passé permet de comprendre comment s'est constituée l'architecture des monastères, forme qui résulte d'une expérience de vie durant trois à quatre siècles. Entre vérité des faits et critique des sources, la méthode de l'archéologue.

Entretien **Cécile Treffort** et **Jean-Luc Terradillos** Photo **Eva Avril**

Christian Sapin, invité au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale.

Depuis plusieurs décennies, Christian Sapin, aujourd'hui directeur de recherche émérite au CNRS, va de chantiers de fouille en monuments, de bibliothèques en musées, de réunions de travail en colloques, parcourant toute l'Europe pour étudier et analyser les monuments religieux du Moyen Âge. Chercheur au rayonnement international et à l'impressionnante bibliographie, il aime travailler en équipe et

transmettre sa passion, contribuant ainsi à former toute une génération de jeunes archéologues. Il nous livre ici quelques-unes de ses réflexions sur les monastères médiévaux et, surtout, sur les enseignements scientifiques et humains de sa longue quête archéologique.

L'Actualité. – Vous avez fouillé des cathédrales, des églises paroissiales et des monastères.

Qu'est-ce qui vous a plus particulièrement intéressé dans les monastères ?

Christian Sapin. – Le monastère est un espace complexe qui évolue avec le temps mais qui conserve une constance jusqu'au XX^e siècle. En effet, le dispositif claustral qui correspond à une communauté, à des règles, se maintient en terme architectural jusqu'à nos jours. Dans les différentes créations matérielles de nos sociétés, il est rare d'avoir des éléments de ce type qui perdurent aussi longtemps. En tant qu'archéologue, j'interroge les traces du passé pour voir comment s'est constitué cet espace autour d'un cloître à galeries. Cette forme architecturale est le résultat d'une lente maturation, entre le IV^e et le VIII^e siècle.

Cette création ne jaillit pas uniquement d'une pensée, elle émerge progressivement de pratiques d'une communauté. Si la règle de saint Benoît dit beaucoup de choses sur la vie monastique, elle ne définit pas pour autant une architecture. J'ai cherché à comprendre comment, à travers une expérience de vie durant trois ou quatre siècles, cet espace devient fonctionnel et régulier dans son dispositif. Question passionnante pour l'archéologue, sauf que les traces de la démonstration ne sont pas évidentes. Quand vous mettez au jour un espace quadrangulaire, le mobilier ayant disparu, comment le définir ? S'il y a un autel c'est simple, sinon à quelle activité correspond-il ? Avec mon

équipe, à Vézelay, nous avons retrouvé par exemple une banquette appuyée contre le mur et, au pied de cette banquette, beaucoup de vestiges alimentaires. Est-ce pour autant un espace de stockage ou un espace de consommation ? Quelques mètres carrés de fouille ne suffisent pas pour y répondre. Il faudrait poursuivre la fouille afin que les indices soient multipliés par dix. Récemment, à Aoste dans les Alpes, une fouille préventive a livré un périmètre défini de fossés, une église du haut Moyen Âge et des constructions en bois de différentes dimensions tout autour. Est-ce un village ? Au VI^e siècle, le village tel que nous l'entendons autour de son lieu de culte n'existe pas. Des petites pièces peuvent être interprétées comme des cellules. Serait-ce un des premiers monastères ? Restons prudent. Aucun texte n'en parle. À Hamage, dans le nord de la France, un collègue, Étienne Louis, a trouvé de manière claire cette fois, l'évolution du passage de petites cellules vers un espace unique plus grand, communautaire. À Saintes, à l'abbaye aux Dames, des fouilles anciennes ont permis de retrouver quelque chose qui ressemble étrangement à cela. C'est là l'intérêt de la recherche : comprendre comment on passe d'un type d'organisation avec des propositions très diverses – suivant les régions on utilise le bois ou la pierre – à un dispositif architectural qui va s'imposer plus ou moins comme la norme dans toute l'Europe, c'est-à-dire cet espace dit claustral constitué d'un cloître à galerie et de bâtiments qui se distribuent à peu près de la même façon, à savoir le réfectoire face à l'église, la salle du chapitre où l'on se réunit, les celliers, etc.

N'y a-t-il pas un glissement de sens, comme entre l'*ecclesia*, c'est-à-dire au début la communauté, et l'*ecclesia* / église ?

Dans l'église, l'espace architectural est stable. C'est l'adaptation de la basilique antique, un espace à trois vaisseaux, qui va perdurer. *L'ecclesia* en tant que groupe humain n'en modifie pas l'architecture générale, même si des fonctions liturgiques particulières sont introduites. Alors que dans l'espace monastique, il y a effectivement une maturation, une modification, un changement progressif intéressant à étudier dans un spectre beaucoup plus large, à la fois en Orient et en Occident, ou par rapport à d'autres communautés monastiques, en comparant par exemple avec les monastères bouddhistes.

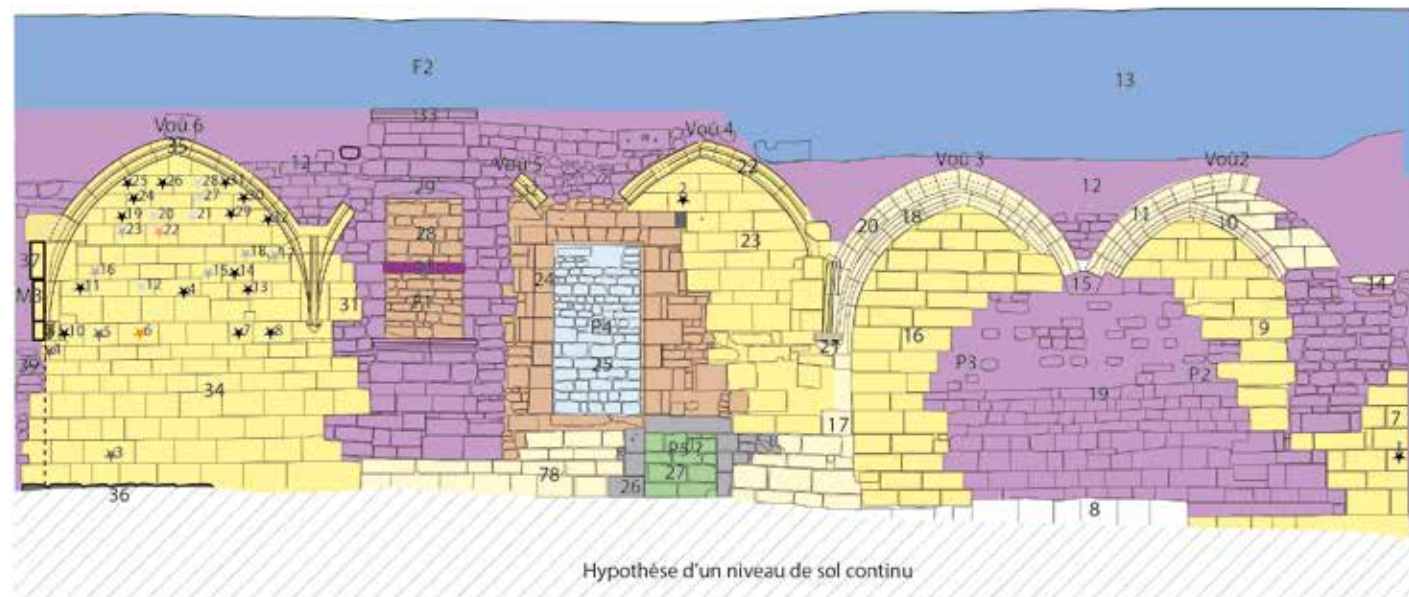
Le monastère, est-ce un espace strictement clos ?

Le monastère est un espace clos, isolé, ainsi pensé par les Pères de l'Église, mais paradoxalement en communication avec la société. À partir de l'époque carolingienne, il s'inscrit davantage dans un espace social beaucoup plus large, culturel et économique. Là se pose le problème de la clôture, qui doit jouer son rôle de protection mais aussi doit être perçue dans le paysage comme un espace signifiant une entité.

Mais le monastère est aussi un espace d'accueil selon la règle de saint Benoît, surtout s'il conserve d'importantes reliques et devient de ce fait un lieu de pèlerinage. Il s'agit alors de gérer l'accueil de personnes de plus en plus nombreuses venant de l'extérieur de la clôture sans qu'elles y pénètrent. Il faut leur permettre



Vue du site de Saint-Martial de Limoges en cours de fouille d'après le relevé 3D effectué en photogrammétrie, réalisation Nicolas Saulière / Éveha 2016.



Relevé d'archéologie du bâti d'une galerie du cloître de Celles-sur-Belle (Deux-Sèvres) par Patrick Bouvart (Hadès). Ce type de dessin pierre à pierre permet une analyse précise des modes de construction et de l'évolution d'un bâtiment. Chaque

ensemble cohérent est isolé et comparé à l'ensemble du mur pour déterminer sa chronologie relative. Le passage est rendu visible par le code couleur : les vestiges les plus anciens sont ici en jaune tandis que les transformations les plus récentes sont en bleu et violet.

de venir se recueillir dans l'église, de s'abriter sous un porche quand les portes sont fermées et qu'il n'y a plus de place à l'hôtellerie. Ces problèmes du flux de circulation existent toujours aujourd'hui pour les monastères en activité, mais ce sont moins les pèlerins que des touristes qui affluent. Le monastère a besoin de cette ouverture vers l'extérieur. Le flux des hôtes et pèlerins rend vivant, comme le sang, cette communauté et la présence de reliques est vivifiante aussi dans tous les sens du terme. Il ne faut pas oublier les oboles et les créations de messes privées, données pour le repos des âmes. Tout ceci participe de la vie de la communauté et des moyens offerts.

L'accès aux cryptes n'est-il pas encore plus difficile ?

Des cryptes liées à des communautés existent depuis la fin du IV^e siècle en Orient. On voit progressivement apparaître des couloirs d'accès séparés avec d'un côté la communauté qui a sa propre liturgie à assurer, de l'autre les pèlerins. Pour répondre à cette demande, un espace particulier se crée et évolue dans l'abbatiale entre le VIII^e siècle et le XI^e siècle. Il aurait été plus simple d'ouvrir des accès à l'extérieur. Sur les quatre cents cryptes que j'ai étudiées, il n'y a que deux exemples. Cela démontre la volonté de contrôler «de l'intérieur» le mouvement du corps collectif des pèlerins au sein de cette partie de l'église qui n'est pas ouverte en permanence. Des textes nous aident. Par exemple, on sait qu'à Saint-Germain-des-Prés, un gardien ouvre et ferme les portes.

L'archéologie n'est-elle pas encore plus stimulante quand il n'y a pas de texte, ce qui évite le risque d'être inféodé au texte ?

Au contraire, ce qui me plaît c'est la confrontation. En général, quand on a des textes ça ne colle pas avec ce que l'on trouve. Les archéologues sont souvent des lecteurs de romans policiers car ils collectent des indices qui ne sont pas concordants. C'est cette complexité qui m'intéresse dans l'archéologie et qui peut aussi nous aider à comprendre la complexité de notre société. Il faut approfondir les indices qui nous sont donnés et exercer notre esprit critique. Tout discours est construit. Donc il faut déconstruire. Par exemple, à Saint-Quentin j'ai fouillé sous la collégiale avec mon équipe du Centre d'études médiévales d'Auxerre. Saint-Quentin, le personnage connu par les sources plus tardives, y est martyrisé au III^e siècle, enterré, puis une sainte femme, Eusébie, trouve son corps dans la Somme au IV^e siècle. Cela semble relever de la légende. Donc on fait la fouille sans *a priori* et on trouve l'emplacement de la tombe, avec une structure en bois datant du IV^e siècle. Elle est vide, ce dont on pouvait se douter car le corps avait été déplacé par saint Éloi au VII^e siècle. Les résultats des analyses du bois de la structure par radio carbone donnent IV^e siècle. Il y a donc un fond de vérité. On ne peut pas dire si Quentin a existé mais il est certain qu'au IV^e siècle une communauté ecclésiastique a pris soin d'un corps et édifié autour une église en sa mémoire. C'est le point de départ d'une ville qui compte aujourd'hui 60 000 habitants. Les textes disent que l'évêque Éloi au VII^e siècle se dépense beaucoup pour trouver le corps de Quentin, il relève ses manches, quitte son manteau, fouille un peu partout. C'est peut-être le premier archéologue... Or, que découvrons-nous sur notre chantier ? Non seulement le corps a été protégé et vénéré apparemment dès le IV^e siècle mais une structure en pierre a été édiflée autour

aux V^e et VI^e siècles. Impossible donc que cet endroit ait été oublié. Ainsi l'évêque n'a pas redécouvert réellement le corps de Quentin. Il s'est réapproprié sa découverte. L'objectif n'est pas d'affirmer que le texte a tort, mais de voir comment l'archéologie rend compte des faits et en même temps fait travailler le texte, l'oblige à aller plus loin, et à ne pas le prendre à la lettre. Ce qui est écrit ne dit pas forcément que les choses ont été ainsi. Les historiens le savent depuis longtemps.

Comment procédez-vous sur des sites fouillés anciennement ?

J'ai eu l'occasion de travailler sur des sites fouillés au XIX^e siècle par de grands personnages comme le père Camille de la Croix. S'ajoute alors un autre niveau de déconstruction des interprétations et surinterprétations que pouvaient faire nos prédécesseurs. C'est valable pour des fouilles plus récentes comme celles menées à Cluny par notre collègue américain Kenneth John Conant entre 1928 et 1950. Rappelons que ce grand ensemble monastique fondé au X^e siècle est bien connu par ses vestiges, son église abbatiale de 180 m de long datant de la fin du XI^e siècle et du début du XII^e siècle. Conant a proposé de voir trois églises successives. Nos méthodes actuelles permettent d'y regarder un peu plus près. Ses cahiers de fouilles ont été conservés. On voit ce qu'il comprend progressivement et on est capable de mesurer pourquoi il ne voit pas certaines choses. Par exemple, il note chaque jour les gens qui passent, notamment les collègues français. On peut saisir ainsi comment sa pensée évolue. Nous connaissons égale-

ment cela aujourd'hui. J'appartiens à une génération et à un groupe d'archéologues où nous avons pris soin d'échanger sur le terrain, de se critiquer, de se confronter. Car effectivement face à vos indices, vos faits, vous avez tendance à construire un scénario et si un élément s'avère un peu déroutant vous l'oublierez involontairement. C'est là qu'un collègue de passage vous dit en le pointant du doigt «et ça qu'est-ce que vous en faites ?» C'est très enrichissant. Évidemment cela ne fonctionne que dans la confiance réciproque et l'absence de rivalité, ce qui n'est pas facile car notre système joue sur la concurrence.

Conant avait une certaine avance sur les archéologues français. La publication en 1968 de ses conclusions avec ses plans qui reconstituent ce monde monastique demeure la référence jusque dans les années 1995-2000. De nouvelles fouilles menées dans certaines zones démontrent alors que ça ne peut pas fonctionner comme Conant l'avait expliqué. L'espace monastique peut être restitué différemment. Tout en rendant hommage à son travail considérable, cela nous rend modeste. Nous savons bien que nous faisons aussi des erreurs. C'est pourquoi, par exemple, à Saint-Germain-d'Auxerre où j'ai fouillé avec l'équipe du Centre d'études médiévales, cette abbaye durant une dizaine d'années, j'ai laissé volontairement à certains endroits des témoins importants de plusieurs mètres carrés, sachant qu'il aura sans doute à l'avenir d'autres possibilités techniques et scientifiques pour mieux comprendre la constitution de cet espace où s'est renouvelée constamment une communauté durant près de quinze siècles. ■

La crypte de l'église Saint-Eutrope à Saintes.

